



Renault 12
de Mohamed El Khatib

UNE EXPOSITION
TEMPORAIRE
PEUT-ELLE ÊTRE
UN CHEF D'ŒUVRE ?

par **Daniel Jacobi**

Daniel Jacobi est professeur émérite, Avignon Université,
UMR CNRS Centre Norbert Elias
danieljacobi@orange.fr

Daniel Jacobi a visité l'exposition temporaire *Renault 12* présentée cet automne au Mucem de Marseille. Il explique pourquoi il considère cette exposition comme un chef-d'œuvre et les raisons qui lui ont permis de rencontrer un public populaire.

Il est assez rare de pouvoir lire dans la rubrique « Culture » des quotidiens ou des hebdomadaires des comptes-rendus ou des reportages sur les expositions temporaires des musées dits de société. Il faut dire que cette appellation franco-française – musée de société – est parfaitement illisible. Partout ailleurs dans le monde, les musées sont classés et sous-titrés par leur vocation disciplinaire (archéologie, ethnologie, histoire, etc.) ou par la nature de leurs collections. Ou encore par les appellations des domaines professionnels relatifs à leurs collections (alimentation, transports, espace, agriculture, aviation, etc.).

Le Mucem, héritier incertain du musée des Arts et traditions populaires de Georges Henri Rivière, en dépit qu'il soit un musée national, n'a pas un projet scientifique et culturel facile à déchiffrer et à résumer. Si son architecture spectaculaire en a fait une attraction touristique, tel n'est pas encore le cas de ses unités d'exposition vedettes et le Mucem, contrairement à d'autres musées concurrents, ne communique pas sur ce qu'il ne faut pas manquer d'aller voir (et de photographier !) quand on le visite... Il faut aussi signaler que les nombreuses expositions qui s'y sont succédé, mises à part les deux inaugurales (il y a déjà dix ans), n'ont pas eu le succès attendu. Et on sait qu'elles ont été relativement boudées par le public et ignorées par la majeure partie des habitants de la deuxième ville de France, et

notamment par ceux qui résident dans les quartiers nord, les plus populaires.

C'est pourquoi il est important et agréable de signaler l'apparition dans ce musée de ce qui est probablement un chef-d'œuvre : l'exposition-installation créée par Mohamed El Khatib, intitulée *Renault 12* (du 29 septembre au 27 novembre 2023). Mohamed El Khatib a été artiste invité en résidence au Mucem par Jean-François Chougnnet, qui a depuis quitté la direction de ce musée pour rejoindre le programme culturel Lille 3000.

Une exposition originale et hors norme

Pour un visiteur expert, pourquoi cette petite exposition tranche-t-elle vis-à-vis de l'offre muséale habituelle du site et, au-delà, vis-à-vis de celles proposées par bien d'autres musées dits de société ? D'abord, son entrée est gratuite, alors que la découverte de toutes celles présentées dans ce musée pendant la même période supposent d'acquiescer un droit d'entrée (11 euros). Ensuite, parce que sa surface est réduite et découpée en deux séquences indépendantes (et éloignées l'une de l'autre). La première partie est disposée dans le hall d'entrée. Cet espace est très bruyant, mal éclairé, très agité car parcouru par un flux continu et désordonné de personnes possiblement égarées ou cherchant à se rendre ailleurs.

Vue de la seconde section de l'exposition *Renault 12*, sur la terrasse du fort Saint-Jean. Photographie Yohanne Lamoulère – Tendance Floue.

La seconde séquence est loin du hall d'entrée, sur la terrasse panoramique entre le nouveau bâtiment de Ricciotti et le fort Saint-Jean sur la place d'Armes. On y découvre une collection d'anciennes Renault 12 en compagnie d'une 504 Peugeot. Et, chose très inhabituelle dans un musée, on a le droit non seulement de s'approcher d'elles mais aussi de les toucher, d'ouvrir la portière et de s'y asseoir !

Retournons dans le hall d'entrée... Le visiteur de *Renault 12* est accueilli par un panneau qui raconte le projet de cette exposition. Le texte est long, bien écrit et introduit efficacement le projet. Il est édité avec une lisibilité impeccable et traduit en deux langues (anglais et arabe). Les fonds des panneaux d'introduction ont été pastellisés afin que chaque visiteur sélectionne visuellement la langue de son choix. Surprise : c'est un texte d'auteur, signé, de nature littéraire et presque poétique, à l'inverse des textes de musée trop souvent techniques, froids et impersonnels, toujours anonymes, et comme écrits par personne.

L'unité vedette de cette première partie est un invraisemblable entrepôt de pièces détachées d'occasion des Renault 12 : moteur, cardans, boîte de vitesse sont exposés comme on peut les voir dans les casses

de voiture. Toutes sont munies d'une étiquette en carton pour leur repérage par les visiteurs, considérés ici comme des clients potentiels. À proximité, une vidéo tourne en boucle. Certes l'écran est trop petit et le brouhaha du hall d'entrée rendent le visionnage difficile ; mais on comprend – au travers du propos et des explications d'un ingénieur (retraité) de Renault – pourquoi ce modèle, conçu par la régie nationale française, a connu un tel succès (400 000 exemplaires vendus en France et dans le monde !). Il raconte pourquoi cette voiture était robuste, facile à entretenir et à réparer. L'ensemble est complété par l'affichage d'une collection de plaques « constructeur » découpées en métal qui sont habituellement fixées sur la porte du coffre de ce modèle de voiture. Plus loin, une autre collection réunit une série de porte-clefs, soit offerts par Renault, soit personnels avec, entre autres bien sûr, des mains de Fatma. La seconde section de l'exposition est disposée en plein air sur la terrasse du fort Saint-Jean au sortir de la passerelle qui donne une vue panoramique sur le quartier du Panier, sur le Vieux Port et sur la gare maritime (où des Renault 12 surchargées embarquaient pour le Maghreb encore il y a peu – bien que le voyage traditionnel se fasse par la route de l'Espagne puis par le ferry à Gibraltar).

Vue d'une vitrine dans le premier espace de l'exposition *Renault 12*. Photographie Yohanne Lamoulère – Tendance Floue.





Une muséographie sobre, efficace mais aussi spectaculaire

Malgré le fait que cette exposition ait une taille réduite, son propos singulier et sa muséographie originale lui donnent une efficacité impressionnante. Cela pour deux raisons : d'abord, parce qu'elle traite d'un phénomène socio-politique indémontable, à savoir l'immigration et l'intégration des « étrangers » dans une autre culture. Ce que beaucoup de visiteurs, et en particulier les Marseillais, connaissent bien voire ont eux-mêmes vécu. Mais aussi parce qu'elle raconte quelque chose d'important et d'intime : l'amour de ses origines et le désir de retrouver ses racines, qui motive l'envie de répéter régulièrement un long voyage éprouvant, dans des conditions assez spartiates.

Le fait de voir évoquer, dans un musée important, un événement très connu et vécu par une population qui ne va jamais dans les musées, lui confère un pouvoir de communication fort et instantané sans le moindre besoin d'un tiers médiateur. Même sans savoir

comment on doit faire pour visiter une exposition, le public présent, visiblement pas intimidé et très à l'aise, trouve le bon comportement de visite. Le fait de montrer et de mettre en exposition des objets et des machines connues n'empêchent pas de créer ce qu'on appelle des chocs sémiotiques. Le premier, dès que l'on découvre au rez-de-chaussée la « casse » avec les pièces de rechange d'occasion pour Renault 12. Le second, sur la terrasse où sont alignés les vrais véhicules dans leur jus, voire en contremploi : l'une est devenue une sorte de jardinière, l'autre une salle de projection-audition.

En fait, si on enlevait les textes affichés et les étiquettes, la muséographie choisie correspond parfaitement à ce que, dans un espace d'art contemporain, on nomme une installation. Sans panneau, et les objets privés d'étiquette, parce qu'il est bien connu que les curateurs d'art contemporain estiment que les textes affichés sont laids et inutiles. Privée de ces aides à l'interprétation, toute cette muséographie, intelligible et sensible au Mucem, deviendrait une installation de grand standing d'art contemporain...

Vue d'une vitrine dans le premier espace de l'exposition Renault 12. Photographie Yohanne Lamoulère – Tendance Floue.

Une exposition poétique et populaire

Dès le début du parcours, un texte d'introduction rédigé en langue commune (par opposition à la langue de spécialité toujours préférée par la plupart des conservateurs) crée un climat énonciatif rarement ou jamais employé dans les panneaux d'introduction des expositions savantes.

L'auteur du texte est aussi l'auteur de l'exposition et, très vite, en lisant cette introduction, on comprend qu'il s'adresse affectueusement à son père (et aux autres membres de sa famille). Le tutoiement est incongru dans une exposition (à moins qu'il ne s'agisse d'un espace réservé au jeune public). De plus, il est très rare qu'un texte d'introduction présenté en trois langues sur le panneau qui ouvre le parcours de visite d'une exposition emploie une énonciation qui mobilise l'émotion et le sensible. Mais ce parti pris initial construit le climat de la visite et en définitive

mobilise, au-delà de la bienveillance des visiteurs, une sorte de complicité entre l'auteur muséographe et ses visiteurs locaux.

Nous ne disposons pas de données – ni quantitatives, ni surtout socio-démographiques – sur les publics de cette exposition. Hélas, ce type d'information n'est disponible que dans un très petit nombre d'institutions patrimoniales en France. Du fait que l'entrée en soit gratuite, aucun billet n'a été distribué à la caisse et aucun comptage n'a été fait à l'accueil. On ne sait donc rien de la fréquentation ni de la nature des publics. C'est d'autant plus regrettable qu'on avait l'impression que le public marseillais était plus nombreux que de coutume et que son comportement détendu et joyeux laissait deviner que, pour la seconde fois, le public des quartiers populaires de la ville était venu (l'exposition précédente était celle que le Mucem avait consacré à l'Olympique de Marseille, le célèbre club de football de la ville).

Le château de ma mère, la voiture de mon père

Je sais que tu ne viendras pas au Mucem voir cette exposition.

Tu ne vas d'ailleurs dans aucun musée.

Tu m'as dit un jour : pourquoi tu veux que je regarde les musées, quand eux ne me regardent pas ?

Dans le fond tu as raison, et j'aurais eu tort de t'enfermer dans un musée de l'immigration.

De mon travail, tu ne sais pas grand-chose.

Un jour, le livre que j'ai écrit sur la mort de maman, Finir en beauté, est arrivé à la maison et, quand tu as regardé la dédicace « À Yamna », tu as refermé le livre en disant : « *De toute façon, y'en a que pour ta mère dans cette maison* ». Tu n'avais pas tort. Figure-toi qu'on m'a même dit un jour : « *Tu vas pas faire toute ta carrière sur le dos de la mort de ta mère...* »

J'ai pourtant essayé, mais quand je repense à notre Renault 12, à notre vieille 504, ce n'est pas à maman, mais c'est à toi que je pense.

La voiture, c'était toi. C'est la seule chose dont tu étais propriétaire. Dans la voiture, tu avais le sentiment d'être quelqu'un et de retrouver un peu de la dignité dont on t'avait privé à ton arrivée en France dans les années 1970.

Puis, inlassablement, chaque été nous reprenions la route du bled.

C'était un rituel puissant, car c'est un des rares moments où nous avons le sentiment de vivre une aventure collective. Certains nous voyaient comme des hordes de barbares le long des autoroutes, mais nous avions le sentiment d'être libres et heureux, et ça n'avait pas de prix.

Après onze mois de mépris, tu surchargeais joyeusement la voiture et le moindre petit espace était comblé par le parfum « Rêve d'or ». Papa, il sentait mauvais ce parfum de blédard, on le savait tous, mais un cadeau est un cadeau et nous devons être à la hauteur de notre réussite en Europe. Finalement ces voitures ont été pendant des décennies les traits d'union entre les deux rives de la Méditerranée. Vous avez sillonné ce carrefour maritime heureux et funèbre à la fois.

Tu as aujourd'hui plus de 70 ans. Ta génération va disparaître, et il ne restera de vous que ces carcasses qui constituent un patrimoine industriel émouvant. Mais le patrimoine de la Méditerranée, c'est vous. La langue arabe que tu nous as léguée est trouée par la langue française, ma fille peut à peine parler avec toi, mais elle sait que la Renault 12, c'est toi. C'est tout un pan de ton histoire, celle des classes populaires et de milliers de familles immigrées que l'on va suivre ici à travers le pare-brise d'une voiture.

Dans le fond, un cimetière, qu'il soit automobile ou humain, est un lieu de mémoire.

Je ne sais pas si on va t'enterrer avec ta Renault 12, mais maintenant que tu es dans un musée, tu es là pour l'éternité.

Mohamed El Khatib

Qui est l'auteur de l'exposition Renault 12 ?

Mohamed El Khatib est un auteur, metteur en scène et réalisateur. Il développe des projets de fictions documentaires singuliers dans le champ de la performance, de la littérature ou du cinéma. À travers des épopées intimes, il invite tour à tour un agriculteur, une femme de ménage, des marins, à co-signer avec lui une écriture du temps présent. Après *Moi, Corinne Dadat*, qui proposait à une femme de ménage et à une danseuse classique de faire un point sur leurs compétences, il a poursuivi son exploration de la classe ouvrière avec la pièce monumentale *STADIUM*, qui convoque sur scène 58 supporters du Racing Club de Lens. Mohamed El Khatib a obtenu le Grand Prix de littérature dramatique 2016 avec la pièce *Finir en beauté*, où il évoque la fin de vie sa mère. Son texte *C'est la vie*, primé par l'Académie française, vient clore ce cycle sur la question du deuil, qui démontre qu'une comédie n'est qu'une tragédie avec un peu de recul... Enfin, après avoir monté une *Dispute* singulière, c'est au cinéma qu'il aborde la question de l'héritage dans son dernier film *Renault 12*, road movie entre Orléans et Tanger. Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville à Paris, au Théâtre National de Bretagne et au Théâtre National Wallonie-Bruxelles.

Une communication efficace

Quand on consulte le dossier de presse du Mucem, et surtout quand on dispose d'un exemplaire de chacun des médias (presse quotidienne et hebdomadaire, mensuels culturels) qui ont publié un article illustré plus ou moins conséquent sur l'exposition temporaire du Mucem, on observe immédiatement qu'une seule rime visuelle s'est imposée. C'est celle de la Renault 12 dite cathédrale avec sa galerie sur laquelle un énorme chargement bâché « surcharge les essieux » (selon l'expression de la gendarmerie). L'édition d'un catalogue soigné a été associée à une sorte de tombola populaire : une clef de Renault 12 – véhicule à gagner par un acheteur de ce catalogue – avait été cachée à l'intérieur de la pochette d'un seul exemplaire mis en vente à la boutique du musée.

La collecte et des entretiens réalisés par l'auteur et son équipe pour préparer l'exposition et recueillir des témoignages pendant plus d'une année et demie, l'organisation d'une conférence et d'une performance dans le musée peu après le vernissage, la cérémonie de remise de la clef de la Renault 12 gagnée par deux jeunes Marseillais – racontée et photographiée dans le journal *La Provence* – ont entretenu la communication. Puis, un peu plus tard, un entretien avec l'auteur et un reportage sur France Inter et France Info ont contribué à actualiser l'exposition.



Entrée de l'exposition Renault 12.
Photographie Yohanne Lamoulère - Tendence Floue

Une exposition-installation chef-d'œuvre ?

Il est rare qu'une exposition parvienne à réunir autant de volets originaux et tous autant créatifs que maîtrisés. C'est cette réunion improbable qui, lors d'une commande originale (Mohamed El Khatib était, à l'initiative de Jean-François Chougnat, artiste invité par le Mucem et on lui a octroyé un budget conséquent)

Une exposition qu'on pourra découvrir ailleurs

Alors que la Renault 12 mise en loterie a été gagnée par un acheteur du catalogue, les autres Renault 12 de l'installation vont continuer à voyager. En 2024, elles vont prendre la route, et encore s'exposer au public. « On va faire tourner l'exposition en 2025 à Paris, Barcelone, Clermont, Metz et Bruxelles », annonce Mohamed El Khatib. « Ce n'était pas prévu mais cette histoire résonne partout en France ! » L'exposition Renault 12 doit aussi revenir en Provence. L'installation sera accueillie à la biennale d'art et de culture 2024, à Aix-en-Provence.

a permis de créer cette exposition sur une thématique qu'il connaissait pour l'avoir vécue et qu'il avait déjà décrite et racontée dans un livre, puis un récit filmé, à la fois documentaire, sensible et intime (le film *Renault 12* est visible en VOD sur Arte TV).

Ce qui fait qu'elle est un chef-d'œuvre tient d'abord à la démarche originale de collecte d'un patrimoine populaire et des récits-témoignages de ceux qui ont vécu ces migrations saisonnières festives. Ce qui a été exposé n'appartient pas au patrimoine habituel des collections publiques. Ils sont devenus objets de musée alors qu'ils étaient promis au recyclage et à la casse. La force et l'originalité de cette exposition résulte de cette démarche de quête locale d'une série d'objets-témoins connus et familiers que l'exposition met en vedette et commente avec, en partie au moins, les mots de ceux qui les ont possédés et utilisés.

La seconde réussite est la poésie des textes affichés et leur lisibilité parfaite, qui résulte de l'écriture de l'auteur et du soin de l'édition. Le tout est mis en scène dans une muséographie discrète, classique, sans effet inutile et qui procure aux visiteurs deux chocs sémiotiques majeurs. Il serait en tous points regrettable que ce chef-d'œuvre ne rencontre pas ailleurs d'autres publics.

Vue de la seconde section de l'exposition *Renault 12*, sur la terrasse du fort Saint-Jean. Photographie Yohanne Lamoulère - Tendance Floue.





L'exposition-installation Renault 12 selon son auteur

Entretien avec Mohamed El Khatib.

Propos recueillis par Daniel Jacobi

Quel est le thème de l'exposition Renault 12 ?

Chaque été, des années 1970 aux années 1990, des milliers de familles maghrébines ont traversé la Méditerranée. Depuis Marseille ou Roubaix, dans une époque sans système GPS, des voitures chargées à bloc sillonnèrent la France et l'Espagne jusqu'aux ferrys qui les emmenaient au Maghreb où les attendaient leur famille et leurs origines. Cette installation se découvre comme un voyage au cœur de ces récits de migrations embarqués et de tout ce qu'ils charrient d'objets, de souvenirs et d'émotions. Ce parcours permet de disséquer littéralement quelques Renault 12 ou des Peugeot 504, et de faire, du principe de la casse automobile, la vitrine d'un art contemporain populaire.

D'où provient le contenu de cette exposition ? Des collections du musée ?

Non. La construction du contenu est le premier volet de notre travail d'expositeur. Nous avons sollicité des gens pour qu'ils nous racontent leurs histoires de voyages et j'ai demandé à la photographe marseillaise Yohanne Lamoulère de faire des photos originales qui, mêlée aux photos d'époque récoltées auprès des habitants reconstituent ce pan d'histoire peu exploité. La Renault 12 et la Peugeot 504, ce sont les deux voitures mythiques des années 1970 à 1990 pour tous les gens qui retournaient au Maroc, en Algérie ou en Tunisie durant les congés estivaux. J'ai essayé de recréer à chaque fois un véhicule qui remobilise une émotion. Par exemple, il y a la Renault

12 cassetteothèque [...] dans laquelle il y a différentes générations de cassettes et d'ambiances musicales dans lesquelles on était immergé durant le voyage. La carrosserie cabossée d'une autre, décorée de bouquets de fleurs, rappelle aussi que certaines familles n'arrivaient jamais à destination.

Et pourquoi une tombola ?

Gagner une voiture en visitant un musée, ça n'arrive clairement pas tous les jours. On voulait renouer avec cette tradition populaire des concours de fin d'année dans les supermarchés, où il y a des voitures à gagner. Sauf que la Renault 12, ce n'est pas la dernière Twingo. Le gagnant remporte surtout une histoire, une charge émotionnelle. C'est un morceau de patrimoine industriel.